Constance Rivière

La vie des ombres

récit

Stock

Photographie de la bande :
© 1967, Bridgewater Film Compagny, Inc.
All Rights Reserved.
Photo courtesy of Zipporah Films, Inc.
www.zipporah.com

ISBN : 978-2-234-09217-4

© Éditions Stock, 2023.

À ma sœur,
À mon frère,
À notre père.

« Serait-ce alors que, dans la réalité, je n'existe pas, et qu'il faille une ombre ou un reflet pour que j'apparaisse moi-même et à moi-même ? »

Jean-Loup Rivière,
Le Monde en détails

I

Il est arrivé en retard, il a commandé une coupe de champagne, *je me sens d'humeur joyeuse ce soir*, scrutant les autres tables pour y trouver un visage ami ou honni, il a commenté de quelques phrases les tourments et les espoirs de la rentrée littéraire, quelques phrases sans enjeu qui sont la principale concession de la mondanité à la politesse, avant d'ajouter, les yeux soudain bien plongés dans les miens, *allons à l'essentiel, tu comprends évidemment que ton texte est impubliable en l'état*. Je ne me sentais plus d'humeur si joyeuse devant la coupe de champagne commandée pour accompagner son humeur joyeuse à lui, et que je lui aurais bien jetée au visage pour remettre un peu d'équilibre entre sa gaieté et mon agacement. Évidemment, je le savais. Ça n'empêche pas l'espoir. Il a continué sur sa lancée, *pour le publier, j'ai besoin de comprendre pourquoi. Pourquoi tu*

l'écris. C'est ça le mystère, tu nous racontes la vie et l'œuvre d'un cinéaste américain quasi inconnu en France, mais où es-tu toi, qu'est-ce qui t'intéresse et donc nous intéresse là-dedans ? Saleté d'éditeur déguisé en psy. Plus de vingt ans que je porte en moi la nécessité de raconter cette œuvre géniale et il faudrait encore que je comprenne pourquoi.

Il continue de parler et je n'entends que cette phrase, répétée à l'infini, qui me tombe sur le front comme les gouttes d'eau du supplice chinois : *pourquoi écris-tu ?*

Pourquoi écrit-on ?

Pourquoi j'écris, *moi* ?

Ou : pour qui ?

Du temps a passé, le texte s'est transformé, je suis encore sur la route mais je sais maintenant qu'elle va quelque part. J'ai appris à ne pas détourner le regard, même quand la lumière aveugle. Et à faire une place aux ombres qui surgissaient parfois pour me détourner de mon sujet, m'emmener ailleurs, dans cette nuit que je fuis de peur qu'elle ne m'engloutisse. Le réel n'est pas une clairière, mais une forêt immense dans laquelle on peut se perdre.

*

Quand j'ai commencé à écrire, tel un zootrope tournant autour d'une image figée pour lui donner

l'apparence du mouvement, Frederick Wiseman venait d'avoir quatre-vingt-dix ans. Il était à ce moment de la vie où le corps retrouve pour ainsi dire son apparence de nourrisson. La boucle doucement se boucle. On ne devrait pas pouvoir mourir avant.

J'étais allée le voir pour lui dire que j'aimerais écrire sur lui – ou autour, ou à côté. Heureusement, lui ne m'a demandé ni quoi ni pourquoi. Juste répondu, très vite, trop vite, *sur moi, non surtout pas, il n'y a rien à dire, ma vie n'a aucun intérêt*. Puis après une pause et un sourire – toujours un sourire dans son visage, plus souvent dans les yeux que sur les lèvres, après un sourire donc, il ajouta : *Mais sur mes films, oui, si tu veux, cela me ferait plaisir même je crois*.

Je lui ai posé des questions auxquelles il n'avait pas envie de répondre. Il m'a dit, *parfois j'inventerai*. J'ai su tout de suite qu'il comblerait certains trous avec des histoires, qu'il lui arriverait de jouer, ou de laisser de l'ombre là où les souvenirs ne veulent pas se dire. J'ai pensé à Aharon Appelfeld qui écrivait, « *parfois la mémoire et l'imagination habitent sous le même toit* ». Et à Aragon, « *toute mémoire est une eau trouble* ».

Pendant des mois, j'ai parlé de lui à qui je croisais, sans prévenir et sans rapport, d'abord avec assurance, *j'écris un livre sur Wiseman, un grand*

cinéaste, un des plus grands, ensuite en plan large, *j'écris un livre sur un cinéaste américain, qui a filmé pendant plus de cinquante ans les institutions américaines*, enfin en ciblant mieux, *tu te souviens du film sur la danse à l'Opéra de Paris, tu l'as forcément vu ?* Puis je guettais. Une lueur, une exclamation en retour, un enthousiasme. Le plus souvent, après un silence, on me demandait de répéter son nom, avant de conclure que décidément, *non désolé ça ne me dit rien*. Parfois, la politesse l'emportait, ou un vague souvenir, qui se traduisait à peu de chose près par les mêmes mots, *j'ai entendu ce nom déjà, redis-moi ce qu'il a fait*, intérêt distant mais qui me permettait au moins de me lancer, consciente que je n'aurais que peu de temps, cinq minutes au maximum – brièveté du temps de désir disponible, c'était à moi, dans ce court moment, qu'il revenait de rendre à son nom la place à laquelle son œuvre lui donne droit. J'ai connu aussi des épiphanies, des inconditionnels surpris de l'occasion inespérée de parler de leur idole, de replonger dans des images, des dialogues, des scènes qui ont pour toujours marqué leur imaginaire. Avec ceux-là je ne disais plus rien, j'écoutais, je jouissais d'entendre dans leurs mots et dans la vibration de leur voix la conscience que nous avons en partage une œuvre unique, bouleversante, le *maître absolu* me dit un jour une amie réalisatrice. Puis chacun se taisait. Nous nous

reconnaissions en silence. Cette joie fugace nous unissait pour quelques instants. Nous souriions de ce hasard, et de cette chance que nous avions de le connaître. Un inconnu pour beaucoup. Une star pour quelques-uns. Presque rien, ni personne, entre les deux.

*

J'essaie de retrouver Wiseman tel que je l'ai vu la première fois. La seule image qui me revient est celle d'un vieux monsieur joyeux attablé à la table en plastique d'une cabane de pêcheurs de homards.

J'ai une mémoire à trous, très défaillante. Ne restent de mon passé que des images, sortes de clichés photographiques sans passé ni futur. Le reste s'est dissous, ou planqué. Je ne sais pas laquelle de ces hypothèses je préfère. La fumée ou le tiroir à double fond. De mon enfance, je ne garde presque aucun souvenir précis. Quelques noms, quelques lieux, guère plus. Alors ma rencontre à dix-sept ans avec un Américain dont je ne connaissais pas le nom, et encore moins les films, je peine à y accéder.

Je garde de Wiseman à cette époque quelques images, dans le désordre.

Sa maison blanc et jaune, où il m'avait offert un thé avec sa femme, Zipporah, et où je suis revenue écrire ce livre.

Ses pantalons trop larges qui tombaient en tire-bouchon sur de gros godillots.

Son visage intemporel, avec ses traits éternellement identiques. Déjà vieux à trente ans. Toujours enfant à quatre-vingt-dix.

Ses oreilles qu'on a envie d'attraper, son regard lumineux qui vous attrape en silence, et une peau parchemin qu'on aimerait déchiffrer, lire entre les lignes qui sillonnent ses joues, comprendre cette géographie de fleuves et de plaines qui racontent une histoire et un pays.

Sa maison-grange à Northport, quelques kilomètres au sud de Belfast, dans le Maine, à mi-chemin entre l'agitation de la Nouvelle-Angleterre et les grands espaces canadiens.

Son corps penché dans la pénombre de l'immense sous-sol qu'il avait aménagé en salle de montage, pour regarder chaque image, classer, numéroter, ordonner, colle et ciseaux en main pour faire apparaître la vie dans un centre d'aide aux femmes victimes de violence. Travail solitaire et méthodique. Des heures entières sans repos ni répit.

En silence, je l'observais. Je l'écoutais me raconter ce qu'il avait vu et qu'il voulait nous donner à voir, la fiction naissant du réel, l'attention portée à chaque vie. C'est dans un espace sans lumière, animé seulement des images de ces femmes violentées dans un centre de Tampa, en Floride, qu'est née cette histoire.

*

De ma mémoire à éclipses surgissent aussi des scènes de ses films qui sont restées en moi comme des images *définitives* de l'Amérique contemporaine. En les visionnant à nouveau, je me rendrais compte que je les avais en partie réinventées, qu'elles s'étaient transformées, que le sens que j'y avais mis à l'époque les avait figées. Diminuées peut-être. Je comprends peu à peu qu'il me faudra voir ou revoir tous ses films, ou presque. Un film unique qui durerait plus de cent heures. Comment arracher ce temps à la vie ?

Je suis traversée de tensions contraires : d'un côté, l'impatience du quotidien qui me rend irritable à la lenteur, toujours pressée, déjà après, criant pour qu'on suive au lieu de me retourner pour accompagner. De l'autre, la plénitude que je ne trouve que dans les moments d'arrêt forcé. Nager dès que possible, le corps dans l'eau, coupé du monde relié à lui, la brasse qui ouvre, le crawl qui lance, je nage lentement, la régularité des mouvements m'apaise, l'esprit finit toujours par lâcher le réel et reprendre le cours de ses rêves. Marcher, des heures. Observer les étoiles, en commençant par Cassiopée. Un W. Comme Wiseman. Regarder ses films appartient à cette seconde partie de moi. Celle qui aime la méditation et le temps qui s'étire. C'est à

elle que je me relie pour écrire ce livre dont la nécessité m'obsède. Pas si simple, car l'autre tire aussi, criant son ennui, cherchant dans cette longue traversée ce qui pourra lui être utile pour la course qu'elle recommencera le lendemain. L'urgence d'écrire en écho à l'urgence de s'arrêter. Voyageant dans son œuvre je cherche à arracher au temps la possibilité d'observer comme des portraits les visages en gros plan de nos frères humains.

II

Naissance le 1er janvier 1930 à Boston. Nom parfait, date parfaite, pas besoin d'inventer. Signe Capricorne : organisé, ambitieux et patient.

C'est le premier jour d'une année charnière dans l'histoire du monde. On peut presque deviner les reflets des feux d'artifice au milieu des contractions qui déforment le ventre de sa mère. Il entend du bruit et devine des couleurs, il veut voir, il se dépêche de sortir.

Ses parents lui transmettent le nom de Wiseman. *Wise man*. L'homme sage. Une injonction soufflée sur son berceau, hop un souffle et puis s'en va, mais ensuite il faut s'en débrouiller, parce qu'il faut bien admettre que le nom influe, peut-être même oblige, en tout cas il est là, impossible de le nier ou de s'en débarrasser, il faut faire avec.

Relisant ces lignes, je me demande quoi faire d'une rivière, et plus encore d'une constance,

que mes professeurs de lycée se plaisaient à louer, ou que, plus récemment, un politique agacé de mon obstination à lui tenir tête me jeta au visage, *eh bien jeune femme la constance n'est pas qu'un prénom chez vous*, avec un ton qui visait à transformer la qualité supposée en insupportable défaut. La constance n'était plus fiable, régulière, mais têtue, rigide. Il avait vu juste sans doute, il y a toujours deux faces, et la vie se passe à marcher sur un fil tendu entre les deux. Quelle sera l'autre face de la sagesse ?

1930. Plus de mille trois cents banques font faillite et six millions d'Américains perdent leur emploi. L'homme sage vient au monde alors que les États-Unis plongent avec violence dans la Grande Dépression et n'en sortiront que pour entrer dans un conflit qui commence déjà à embraser le Vieux Continent, le nôtre, qui est forcément encore un peu le sien, celui de sa mère et de ses grands-parents. Ses parents n'auront pas d'autre enfant. Il grandit en fils unique, comme souvent à cette époque. Il grandit surtout dans la crise, avec en toile de fond les entreprises qui ferment, le chômage de masse, la faim, la misère, les exodes.

Puis c'est la guerre. Il a quinze ans quand elle s'achève.

III

Je pars sur ses traces. À Boston d'abord, où il est né, où il a vécu toute sa vie, ou plutôt le reste de vie qu'il ne consacrait pas à ses films. Il m'a dit que je pourrais m'installer chez lui, avant de m'indiquer la cachette de la clé. Je découvrirai plus tard que d'autres avant moi avaient sous un prétexte ou un autre bénéficié de cette générosité pour faire le même pèlerinage.

Jeune, je voyageais souvent seule, j'aimais partir sans autre but que de m'installer dans un pays étranger. Vivre ailleurs. Je ne l'avais plus fait depuis bien longtemps. En montant dans l'avion, j'ai compris que la maternité, les deuils successifs, les confinements, l'attente aussi, tout cela m'avait refilé la peur. Peur de m'éloigner de toute une vie de repères patiemment posés, d'autant plus solides qu'ils sont répétitifs, le chemin jusqu'à l'école, le métro jusqu'au bureau, le pont au-dessus du cimetière, le lit le

dimanche matin, les tables où je m'assieds toujours à la même place, même dans les endroits où je ne suis guère venue qu'une ou deux fois.

L'avion est un lieu unique et étrange. Un espace dans lequel on essaie de deviner les vies derrière les visages. Où se dissout l'indifférence qui est le lot habituel des transports en commun. Avec qui va-t-on partager cette envolée ? Vers où vont cette jeune femme ou ce vieux monsieur ? Quelles attentes derrière ce sourire ? Quel déchirement derrière ce soupir ?

Ma voisine me demande le nom de mes enfants, leur âge, une photo de chacun, d'où je viens et où je vais. L'absence de réseaux sociaux offre un espace à une sociabilité plus ancienne. Peut-être l'angoisse de la mort joue-t-elle aussi dans cette soudaine proximité. Nous sommes dans les airs, quoi qu'en disent les statistiques. Le corps qui le sent se raccroche aux autres corps qui l'entourent. Les mots viennent après. Dans cet espace clos, les souvenirs m'envahissent.

Je repense à mon père, qui n'a jamais aimé voyager. Il redoutait l'avion depuis qu'il avait traversé dans sa jeunesse *des trous d'air aussi hauts que des vagues en pleine tempête* – c'est ainsi qu'il décrivait ce qu'il avait alors vécu au-dessus de l'Atlantique même si je ne crois pas qu'il soit jamais monté sur des bateaux en haute mer. Mon père, qui n'aimait pas le soleil, un peu

plus la pluie, mais reconnaissait que faire un long trajet pour aller trouver un ciel gris et humide n'était pas indispensable. Mon père, qui ne voyait pas pourquoi aller au restaurant alors qu'il cuisinait bien, dans un hôtel alors que son matelas était confortable, ou dans un pays étranger s'il n'en parlait pas la langue. C'est pourtant lui qui m'a pour ainsi dire jetée dans ce voyage il y a vingt-cinq ans, m'ayant présenté ce vieux monsieur qui tournait un film dans son théâtre, *c'est un grand cinéaste américain tu sais, un des plus grands, et il a des amis à Boston qui pourraient t'héberger cet été, comme ça tu apprendras l'anglais, tu verras un peu le monde, voilà, bon voyage ma grande*. Je suis partie le jour de mes dix-huit ans.

Je repense à ma grand-mère qui était emmurée dans le silence mais encore vivante quand je suis allée travailler aux États-Unis quelques années plus tard, à vingt-six ans. Ma grand-mère à qui j'avais tenu la main à l'hôpital des jours durant, dialogue muet, une pression pour oui, deux pour non. Quand j'ai atterri, elle était morte. J'avais un petit portable – le genre qui ne permet que les appels et les SMS, qu'on donne aujourd'hui aux enfants de dix ans quand on ne sait résister ni à leur désir de faire comme les grands, ni au sien propre de les savoir joignables toujours. Une cousine de ma mère était venue à l'aéroport pour accueillir ma peine au moment

de l'annonce. Mais une autre tante, laissée dans l'ignorance, m'avait écrit « *je pense à toi* ». Depuis je mets toujours un peu de temps avant de rallumer mon téléphone quand l'avion se pose.

À la douane, devant moi, une jeune fille est longuement interrogée par l'agent dans sa cahute. Elle est finalement redirigée vers des policiers avec lesquels elle part. J'y vois un signe que je passerai sans encombre. Le même douanier ne peut raisonnablement pas exercer son droit au soupçon deux fois de suite. Je prépare la réponse à la question *Que faites-vous dans la vie ?* Mais il me pose une autre question, *Pourquoi venez-vous à Boston ?* Je réponds simplement, *pour écrire un livre*. Il s'assure que j'ai un éditeur, m'en demande le nom – qui ne lui dit rien –, puis le sujet de mon livre, alors je me lance, sur un cinéaste, *Frederick Wiseman*, et j'attends l'improbable étincelle. Qui vient. *I know him, fantastic, move on, have a good trip*. Me voilà de l'autre côté. Surprise, joyeuse d'abord, puis déçue de ne pas lui avoir demandé comment il connaissait son nom, mais soulagée – provisoirement.

J'attends encore un peu avant de rallumer mon téléphone. C'est dans cet état de relâchement que l'amie qui vient me chercher m'annonce que Wiseman vient d'entrer à

l'hôpital pour être en urgence opéré à cœur ouvert trois jours plus tard. La peur revient.

*

Arrivée chez lui, partout des caisses, dans le salon des valises, une collection de paires de chaussettes neuves, des papiers, des cartons vides et des cartons pleins, des photos de famille et des affiches de films, des piles de livres, beaucoup de livres, du matériel électronique ancien en triple exemplaire, une série de petits vases vides, type soliflores, posés le long de bibliothèques qui recouvrent chaque mur de chaque pièce. Dans la chambre où je dors, au premier étage en face de l'escalier, entre son bureau et sa chambre à lui, dans laquelle je n'oserai pas entrer, à peine un regard par l'entrebâillement de la porte, dans ma chambre donc, j'ai compté sept télécommandes alors qu'il n'y a ni téléviseur ni chaîne hi-fi. Le lit est assiégé d'immenses caisses en fer qui viennent de ses bureaux de Boston qu'il a quittés en plein Covid. Il a fallu rapatrier cinquante ans de cinéma dans une maison déjà pleine de toute une vie. La cave, dans laquelle je ne descendrai qu'après plusieurs jours à tourner autour, à renifler la poussière du haut de l'escalier, déborde. Jusque dans chaque pièce de la maison. Au rez-de-chaussée, des affiches posées les unes contre les autres sur

chaque pan de mur disponible. Dans son bureau, des statuettes issues de tous les plus grands festivals du monde, et quatre secrétaires en métal qui deviendront ma malle au trésor. Dans le bureau de sa femme, où je trouverai refuge pour écrire après avoir rangé aussi soigneusement que possible les piles d'ordonnances, de documents administratifs, de photos, autant de papiers qui manifestent ce qui reste de la vie quand elle s'en est allée, au mur, des étagères recouvertes de photos, et sur le sol des boîtes de carton fermées avec du gros scotch marron.

Assise à ce bureau dont la fenêtre est aux trois quarts envahie par les branches d'un arbre, j'appelle Wiseman, qui vient d'entrer à l'hôpital. Je lui demande comment il va, je cherche mes mots, hésitant entre l'anglais et le français, mélange instable dont le dosage varie à chacun de nos échanges. Des médecins l'ont examiné, chaque jour augmente le risque que son aorte se rompe et inonde son cœur. L'opération leur paraît moins risquée que l'attente. À plus de quatre-vingt-douze ans, c'est dire si l'attente est risquée. Il ajoute, *c'est une grosse opération, ils doivent exploser ma poitrine pour aller trouver le cœur, le médecin dit que je suis en bonne condition physique pour un homme de mon âge, mais il y a toujours les risques de complication. Ça ira, mais j'ai peur évidemment*. Évidemment, moi aussi. Il répète plusieurs fois, *c'est le*

meilleur chirurgien du cœur, il en fait cinq cents par an. Il insiste, *cinq cents par an, donc ça va aller*. Je n'ose pas dire que me faire opérer par un type qui explose en moyenne deux poitrines par jour, moi ça m'angoisserait, que pour un travail de ce genre je privilégierais le sur-mesure au prêt-à-porter. Je lui demande plutôt ce que je peux faire – question aussi nécessaire que vaine. Il m'adresse la seule réponse possible, *casse le cou d'un poulet en adressant une prière à quiconque te semble approprié*. J'ai presque envie d'essayer.

*

Le lendemain, je pars à l'aube marcher dans les rues de Cambridge, retrouver des lieux que j'ai tant aimés plus jeune. Vides, grises malgré le soleil, elles me donnent le sentiment étrange d'une déliquescence. D'un corps en désagrégation. Je ne trouve pas d'autre mot pour rendre compte de cette sensation que des lieux que j'ai connus éclatants, désirables, se sont recouverts d'une poussière fine qui en atténuerait les couleurs et la majesté. Comme si le temps qui passe avait réussi à laisser ses traces, à pénétrer dans les maisons et les routes pour en préparer la ruine. Les rues sont lézardées, les jardins envahis d'herbes sauvages, les arrière-cours pleines de feuilles mortes. Traversée de ces

sensations, qui n'ont d'autre réalité que le contraste avec mes souvenirs transfigurés par la nostalgie, je croise, traversant Massachusetts Avenue sur les clous, côte à côte, se regardant de temps à autre avec tendresse, deux grandes dindes sauvages. Je les suis. Elles s'arrêtent devant Starbucks, hésitent quelques instants, puis repartent le long du trottoir vers une destination inconnue, très respectueuses du Code de la route. J'ai posté les photos sur Instagram, reçu en retour des émoticônes éclatant de rire, et pourtant je ne pouvais m'empêcher d'imaginer ces deux gros oiseaux en train de faire un repérage de la ville avant d'en prendre pleinement possession. Et rêver d'en attraper une pour lui tordre le cou, à défaut d'un poulet.